

Un poncho
et des colts

Sarita Méndez

**Un poncho
et des colts**

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

L'héritière de la Charmeraie, BoD, 2023

L'alliance interdite, BoD, 2022

À ma marraine

Chapitre I

Alfonso Duarte poussa un cri de joie : enfin ! Enfin il venait de trouver le filon d'or qu'il s'échinait à découvrir dans cette vieille grotte abandonnée depuis des années ! Il s'essuya le front en murmurant :

– C'est Rosita qui va être heureuse !

Il ramassa un peu de poussière d'or, qu'il mit dans son mouchoir, puis, abandonnant ses instruments de travail sur place, il sauta sur son cheval attaché plus loin, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, et il lança sa monture au galop en direction du village de San Rafael. Le chercheur d'or décida de s'offrir un verre au saloon avant de rentrer chez lui, et il s'arrêta devant l'établissement de Bill-le-Grincheux, surnom donné au patron, qui détestait le mauvais payeurs, pourtant nombreux dans cette petite ville mexicaine. Accoudé au comptoir, Alfonso savourait son whisky à petites gorgées, lorsque Bill, après avoir servi un autre client, s'approcha de lui et, de sa voix de stentor, lança comme à chaque fois qu'Alfonso lui rendait visite :

– Alors, Alfonso, elle a craché ta mine, aujourd'hui ?

Duarte savait qu'il fallait se montrer discret lorsque l'on découvrait un filon. Combien de mineurs avaient été torturés, puis tués lorsqu'ils avaient révélé l'emplacement de leurs mines, par des brigands sans scrupules désireux de faire rapidement fortune en exploitant le bien d'autrui ! Il secoua donc la tête en répondant d'un air las :

– Hélas, non ! Mais je finirai bien par trouver un jour...

À quelques mètres de là, quatre hommes étaient installés à une table non loin d'Alfonso et observaient celui-ci avec attention. L'un d'eux chuchota à l'adresse de ses voisins :

– Eh, les gars, visez un peu les bottes du mexicain !

Trois paires d'yeux suivirent son regard, et l'un des hommes émit un petit sifflement, tandis que celui qui avait parlé poursuivait sur le même ton :

– Et vous avez remarqué à quel point ses yeux brillaient lorsqu'il est entré dans le saloon ?

Celui qui avait sifflé déclara :

– Nous en aviserons le patron dès ce soir, mais il faudra sans doute attendre deux ou trois jours pour avoir confirmation...

Ses compagnons hochèrent la tête d'un air entendu et tous suivirent du regard Alfonso Duarte qui quittait l'établissement...

Rosita était occupée à cuisiner lorsque son époux arriva, et, devant les regards curieux de leur fillette de six ans, il déplia son mouchoir sur la table et appela sa femme :

– Rosita, viens voir !

La jeune femme se retourna et s’approcha. Du doigt, Alfonso désigna le tissu recouvert de poussière d’or, et elle s’exclama joyeusement :

– Oh, Alfonso, c’est magnifique ! Nous sommes riches !

– Chut, pas si fort, Rosita, un voisin pourrait arriver et t’entendre !

Il prit sa femme dans ses bras et ils se mirent à valser autour de la pièce, puis ils se laissèrent tomber sur le banc en riant comme des enfants. Lorsqu’elle se fut calmée, Rosita demanda :

– Dis, Alfonso, elle est loin, ta mine ? Pourrai-je venir avec toi, un jour ?

Redevenu sérieux, le jeune homme répondit gravement :

– Non, Rosita... Tu sais que nous ne sommes entourés que de bandits, et je ne veux pas que l’on vous fasse du mal à cause de moi, à toi ou à la petite. Personne ne sait que j’ai trouvé de l’or en ville, et nous serons donc tranquilles pour un bout de temps... Lorsque nous aurons amassé suffisamment d’or, nous partirons d’ici, mais pour que tout se passe au mieux, je dois être le seul à connaître

l'emplacement du filon, je refuse que l'on te torture pour te faire avouer où il se trouve !

– Mais... Et si quelqu'un te suit ? S'il t'arrive malheur ?

– Tu auras toujours l'acte de propriété en ta possession pour faire valoir tes droits, Rosita : s'il m'arrive malheur, tu iras trouver le notaire et il te fournira le document... Mais ne parlons pas de malheur, ma chérie, pour l'instant, je suis là, et nous allons fêter cela comme il se doit... Allons, à table, je meurs de faim !

Quelques semaines plus tard, Alfonso se leva à l'aube comme à l'accoutumée pour aller travailler dans sa mine. Depuis quelques jours, son cheval était malade et il partait donc à pied. Il se mit donc en route d'un bon pas, sans remarquer la petite silhouette qui le suivait. Bien qu'elle sût que c'était interdit, Reina voulait savoir où se rendait son père, qu'elle aimait profondément, et rien n'aurait pu l'empêcher de le suivre ce matin-là. Après deux bonnes heures de marche, qu'elle supporta vaillamment, elle vit son père s'arrêter devant un énorme rocher entouré de buissons et d'arbustes, puis se faufiler dans l'une des étroites failles de ce rocher si semblable à ceux qui l'entouraient. La fillette s'apprêtait à imiter Alfonso, lorsqu'elle entendit un galop de chevaux. Elle se retourna, plissa les yeux et distingua quatre cavaliers qui arrivaient à toute allure. Si elle sortait de sa cachette pour alerter son

père, ils l'intercepteraient à coup sûr au passage, car déjà, ils approchaient du bouquet d'arbres derrière lequel elle s'était dissimulée pour observer son père. Elle attendit donc, espérant que les quatre arrivants passeraient leur chemin sans s'arrêter. Hélas, au contraire, ils stoppèrent leurs montures et pénétrèrent sans hésiter dans la faille, laissant leurs chevaux non loin de là. Reina laissa s'écouler quelques minutes, puis elle y pénétra à son tour, juste à temps pour voir les intrus entrer dans l'une des nombreuses grottes creusées dans la paroi de ce cirque naturel, au milieu duquel trônait une vaste prairie arrosée par un petit ruisseau, qui aurait constitué un pâturage idéal, mais dont l'accès était pratiquement impossible pour du bétail. L'enfant s'approcha le plus près possible de l'entrée de la caverne et se cacha au sein d'un buisson. Elle venait à peine d'y plonger lorsque les quatre hommes ressortirent, tenant solidement Alfonso, désarmé et qui se débattait désespérément en criant :

– Mais enfin, que me voulez-vous ?!

– Figure-toi, Duarte, que notre patron Hugh Davis a décidé d'acheter ta mine ! Tiens, voici l'acte de vente, tu n'as plus qu'à signer, il t'en offre un bon prix.

– Jamais ! Cette mine m'appartient et je ne la vendrai à personne !!

L'homme qui s'était adressé au malheureux Alfonso sortit un papier de la poche de poitrine de sa chemise, ainsi que de quoi écrire, et, d'une

bourrade, il bouscula le mexicain en lui tendant la plume et en grondant :

– Allons, signe !

– Non !

– Non ? Alors on va t'aider un peu, tant pis pour toi !

Sous le regard terrifié de Reina, les employés du dénommé Davis se mirent à frapper cruellement son père. Lorsqu'ils cessèrent, le malheureux avait la bouche ensanglantée, tout son corps le faisait souffrir, et il resta prostré à genoux, fixant le sable en tentant de reprendre son souffle. L'homme lui agita l'acte de vente sous le nez en grondant :

– Alors, tu vas signer, oui ?!

– Jamais !

Dans un effort désespéré, Alfonso se redressa péniblement, puis bouscula soudain ses agresseurs, courut tant bien que mal jusqu'à l'entrée de sa mine et fit volte-face, sa pioche à la main. Les quatre hommes s'avancèrent vers lui, menaçants, et il leur lança :

– N'approchez pas !

Comme ils poursuivaient leur progression vers lui, il fit un pas de côté et s'élança vers la faille afin de prendre la fuite, mais plusieurs coups de feu claquèrent et il s'effondra dans la poussière, face contre terre.

Le chef du petit groupe s'écria :

– Imbéciles ! Comment obtiendrons-nous sa signature s'il est mort ?!

L'un des deux hommes qui avaient tiré protesta :

– Mais il était sur le point de nous échapper, Jo !

Jo haussa les épaules et, suivi par ses compagnons, il courut vers le pauvre Alfonso. Du bout de sa botte, il le retourna, s'accroupit auprès de lui et marmonna :

– Alors, voilà ce que je te propose, Duarte : tu vas signer ce document, et on te fera soigner !

Dans un souffle, le malheureux articula péniblement :

– Vous n'êtes... que des misérables... Allez-vous en !... La mine est... à moi...

Soudain, sa tête roula sur le côté et il expira. Le visage déformé par la colère, Jo se releva et donna un coup de pied rageur au défunt en s'exclamant :

– Pauvre abruti ! Elle te sert à grand-chose, à présent, ta sacrée mine !!

L'un des hommes remarqua :

– Dis donc, Jo... Il a peut-être des papiers sur lui, avec sa signature...

Les assassins se penchèrent sur le cadavre, commencèrent à fouiller ses poches, et l'homme qui avait parlé s'écria d'un ton triomphant :

– Tiens ! Qu'est-ce que je disais ! Un reçu de l'épicier signé de sa main !